

L'âme est politique

THÉÂTRE Carte blanche du festival Des souris, des hommes, qui débute ce soir, Oskar Gomez Mata revendique la dimension animiste de ses spectacles. Interview

PROPOS RECUEILLIS
PAR CHRISTOPHE LOUBES
c.loubes@sudouest.fr

« **Sud Ouest** » : Vous présentez successivement vos deux derniers spectacles lors de Des Souris, des hommes. Ce genre d'occasion se présente-t-il souvent ?

Oskar Gomez Mata : Ça peut arriver en Suisse, où je vis et travaille, ou en Italie, mais c'est très rare en France. Et je suis très content que des spectateurs aient la possibilité de voir ces deux spectacles qui s'articulent assez logiquement autour de questions comme la perception de la réalité.

Un autre point commun en est la quête de la maîtrise du temps. Mais dans le dernier spectacle, « Suis à la messe, reviens de suite », vous reliez cette préoccupation à l'existence ou non de Dieu...

Je dirais plutôt : à l'existence de l'âme. Cette âme, que les religions et les philosophies convoquent, existe-t-elle ? Est-ce qu'elle serait une vibration qui nous relie au tout ? Si c'est le cas, cela voudrait dire que nous pouvons intervenir dans la réalité et qu'un discours mystique serait aussi un discours politique.

Cette idée est très importante dans mon parcours : je suis né au Pays basque dans les années 60 ; dans ma jeunesse on prenait tous les jours des options politiques. Je pense qu'en tant que citoyen on a le droit et la responsabilité de se poser des questions. Partant de là, des questionnements politiques rejoignent logiquement des préoccupations philosophiques ou mystiques.

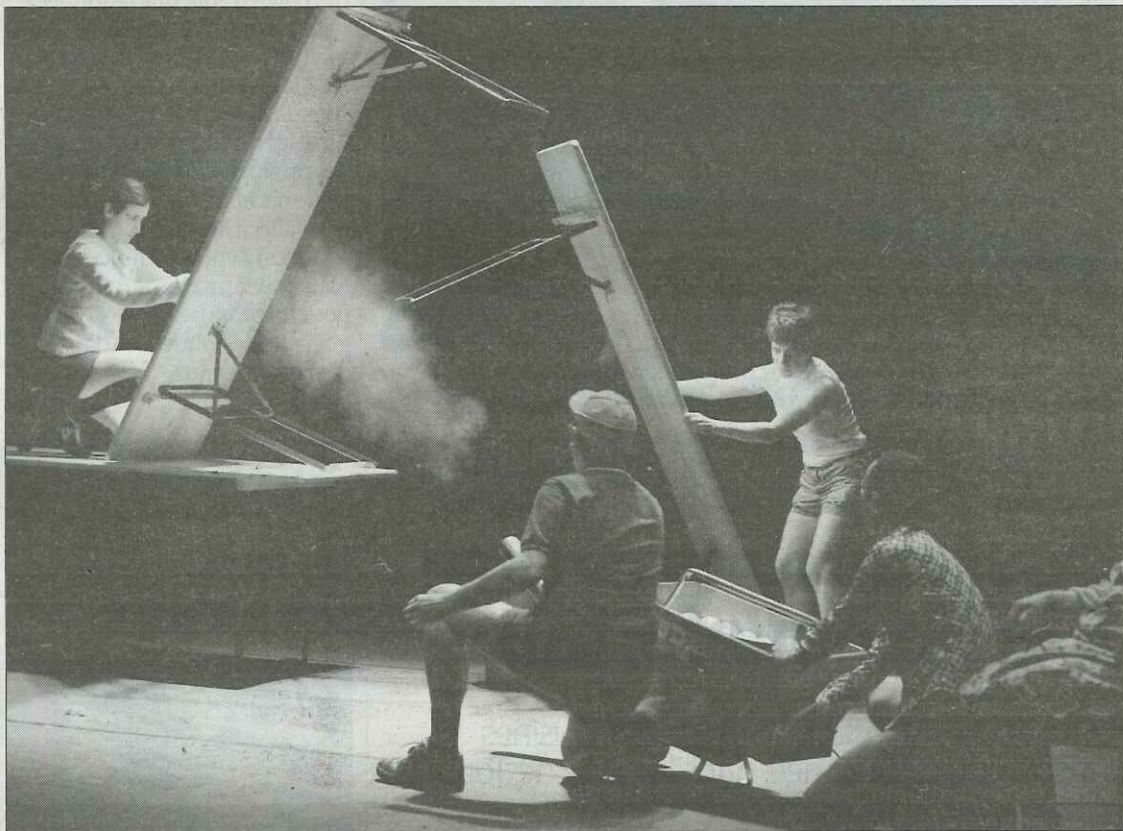
Cette façon de voir permet de dépasser l'opposition, typique du XIX^e siècle, entre croyance et savoir...

Les deux sont conciliables. Le XX^e siècle a vu apparaître, avec la théorie de la relativité, puis la théorie quantique, l'idée selon laquelle la réalité ne fonctionne pas comme nous le croyons. Aujourd'hui les discours scientifiques rejoignent certaines interrogations sur l'existence de l'âme et d'un au-delà.

Plus votre propos philosophique est creusé, plus vous semblez renforcer la dimension clownesque du spectacle. Ce genre de contraste vous semble nécessaire ?

Le théâtre est un jeu. Ce n'est pas la vraie vie. Faire rire, donner du plaisir, c'est une manière d'amener les spectateurs à s'ouvrir, à se rendre disponibles pour réfléchir. Mes spectacles ne pourraient pas être accessibles au public si leur propos n'était qu'intellectuel.

On trouve dans « Suis à la messe,



« **Kairos, sisyphes et zombies** » : la quête du moment idéal pour agir et échapper à sa condition de mort-vivant. PHOTO NICOLAS LIEBER



Oskar Gomez Mata. PH. L. BARLIER

reviens de suite » un passage où vous mettez en scène une sorte de jeu télé autour d'un voile qui rappelle le hijab des musulmanes. Comment l'idée vous en est-elle venue ?

Pour moi la télévision est un genre de religion, d'opium du peuple. Dans mon esprit ce voile n'est pas exclusivement islamique. Il porte un nom complètement inventé et on peut y voir aussi une allusion au voile que portent les religieuses chrétiennes. Ce qui m'importe, c'est que le public se demande ce que ça veut dire, qu'il prenne position. Je n'ai pas de réponses toutes faites à apporter. Je conçois plus mes spectacles comme une façon de s'exercer à se poser des questions par rapport à des choses que l'on rencontre dans la rue.

Dans « **Kairos, sisyphes et zombies** » vous laissez entendre que celui qui ne maîtrise pas le déroulement du temps est un mort-vivant. Est-ce une question particulière-

CETTE SEMAINE POUR DES SOURIS, DES HOMMES

SPECTACLES : « **Kairos, sisyphes et zombies** », ce soir, à 20 h 30, au Carré de Saint-Médard-en-Jalles.

« **Suis à la messe, reviens tout de suite** », jeudi 27 et vendredi 28, à 20 h 30, au Carré de Saint-Médard-en-Jalles. Tarifs de 16 à 21 € pour les trois représentations.

INSTALLATIONS : « **Autogene** » (Peter William Holden), « **Let's dance** » (Emilie Fouilloux), « **International dance party** » (Adad Han-

nah & Niklas Roy), « **Skinstrument II** » (Daan Brinkmann), quatre dispositifs interactifs sur le thème de la danse, du corps en mouvement et de sa relation à la machine. Du 25 janvier au 4 février (sauf samedi après-midi et dimanche), jusqu'à 22 h 30 au Carré de Saint-Médard-en-Jalles. Entrée libre.

RENSEIGNEMENTS : 05 57 93 18 93, 05 56 95 49 00 ou www.lecarrelescolonnes.fr

ment sensible dans les arts de la scène où, par définition, on joue avec le temps ?

Absolument. Pour moi, le temps idéal du comédien, c'est ce que les Grecs appelaient le « **kairos** », ce moment fugace qu'il faut savoir saisir car il est propice à l'action. Un moment qu'on atteint quand on est amoureux ou qu'on est proche de la mort. Un comédien sur le plateau doit avoir une vision des choses qui le situe à la fois dans et en dehors du temps. Il doit être conscient de son déroulement tout en étant capable de s'en extraire.

Dans vos pièces les objets, les vidéos, les machines semblent être autant des personnages que les comédiens. Vous êtes d'accord avec cette idée ?

Oui. Dans « **Suis à la messe, reviens tout de suite** » le discours est clairement animiste. Les choses y ont une vie, qui entre en relation avec la vie humaine. Je pense que les objets ont

une existence propre, qu'ils ne sont pas seulement des éléments de décor. C'est pour ça que je préfère parler de dispositif scénique plutôt que de scénographie : parce que les objets comme les comédiens sont des éléments qu'on pose sur un plateau et qui deviennent autre chose par le regard du spectateur.

Vous semblez vous être bien amusé à ridiculiser les chansons de Carla Bruni dans « **Kairos, sisyphes et zombies** »...

J'avais beaucoup aimé le premier CD de Carla Bruni. Je trouvais ses textes très beaux. Alors, comme beaucoup de gens en France, j'ai été très choqué par son parcours personnel : un tel décalage entre des paroles porteuses d'espoir et la personne que cette femme défend. Le fait de déformer ses chansons colle bien avec l'idée que l'homme n'est pas conscient d'être dans un état intermédiaire entre la vie et la mort. Ça fait rire, mais ça ne fait pas de rire.